

« Le citoyen a l'espace d'agir sur le monde »

Invitée de la rédaction du Soir en tant que présidente de la huitième cérémonie des Magritte, Natacha Régnier parle du cinéma belge mais aussi du monde en mutation.

Vingt ans à quelques mois près qu'on découvrait le visage de la jeune Natacha Régnier, sa blondeur et son regard profond comme une eau d'océan. En mai 1998, elle recevait le Prix d'interprétation pour *La vie rêvée des anges*, d'Éric Zonca. Aujourd'hui, après un parcours singulier qui brasse cinéma, théâtre, musique et des univers forts comme ceux de Chantal Akerman, Costa-Gavras, Lucas Belvaux, Emmanuel Bourdieu, Eugène Green et Michel Gondry, elle va présider la grande fête du cinéma belge, juste avant que ne sorte, le 7 mars, son nouveau film, *Une part d'ombre*, de Samuel Tilman.

Comment avez-vous accueilli la proposition de l'Académie André Delvaux ?

Ça m'a beaucoup touchée, j'étais hypercontente. Je suis passionnée par le cinéma depuis longtemps et le cinéma belge est d'une grande richesse. Il y a une grande liberté de passer du burlesque au polar, au film d'auteur avec beaucoup d'audace et de singularité. C'est un cinéma très vivant.

Etre présidente des Magritte, ça implique quoi ?

D'ouvrir la cérémonie, d'avoir un petit espace de parole sur le cinéma, sur la cérémonie et peut-être l'actualité. C'est une manière de lancer cette cérémonie. C'est la huitième édition. Le chiffre huit est le symbole de l'infini. Donc d'innombrables possibilités pour réinventer quelque chose. Comme on a eu des grands drames écologiques, les attentats, je pense que les gens ont besoin de voir la lumière pour se dire : « En fait, il y a l'espace aujourd'hui de faire bouger les choses ».

Prendre la parole au nom de ça pourrait être envisageable ?

C'est pour ça que je n'arrive pas à écrire : à la fois j'ai envie de parler du cinéma, de la joie, la dignité, la liberté que ça me donne. De toutes les rencontres que j'ai faites qui m'ont tirée vers le haut et construite. Elles m'ont appris ma féminité, m'ont aidée à m'ouvrir l'esprit. C'est un tel cadeau d'avoir été accueillie de manière aussi flamboyante et que ça continue. Chaque nouveau projet est une joie et une redécouverte. J'ai l'impression d'être extrêmement privilégiée et je prends chaque projet comme un cadeau magnifique. Donc il y a forcément une reconnaissance et en même temps il y a le monde et il faut en parler. Comment le faire subtilement ? Leila Slimani l'a écrit de manière tellement fine (dans sa lettre ouverte « Un porc, tu nais ? » publiée dans *Libération*, NDLR). Aux Golden Globes, les choses ont été dites de manière extraordinaire. Est-ce que moi j'évoque cela de manière simplement évasive ? Pour l'instant, je ne trouve pas encore

l'équilibre.

Il y a donc un stress particulier ?

Oui, car, tout à coup, donner sa propre parole non travestie, c'est extrêmement difficile. Quand on est acteur, on peut aimer se mettre en avant, faire les beaux, les « kékés » mais on s'exprime à travers l'univers de quelqu'un d'autre et on peut se cacher derrière un personnage. Ici, tout à coup, ce n'est pas *Marie de La vie rêvée des anges* qui parle, mais Natacha avec ses petits mots. C'est impressionnant. Samuel Tilman (auteur de la cérémonie, NDLR) m'a dit que je pouvais aussi voir cela comme un espace de parole dont je pouvais peut-être me servir pour dire quelque chose que je n'avais jamais dit. En ce moment, le monde évolue d'une manière énorme. On est à la fin d'un cycle. Il y a des choses qui se sont prêtées la gueule. On doit réinventer plein de choses et j'ai l'impression qu'on est sur un fil comme un équilibriste, avec énormément de possibilités. Tout à coup, plein de gens veulent essayer de réparer les choses qui ont été mal faites dans le passé, comme les équilibristes Nord-Sud, les problèmes écologiques, des choses sur la féminité où on avait fermé la bouche des femmes. Les choses s'ouvrent. Hier, j'ai aussi appris l'existence en Belgique de plateformes pour aider les migrants. Les réseaux sociaux peuvent être clicants mais aussi permettre des choses extraordinaires. Tout à coup, le citoyen a l'espace d'agir sur le monde. Avant, on avait l'impression qu'on ne pouvait rien faire.

Comment définissez-vous le cinéma belge ?

Chaque cinéaste a son univers. Après, il y a dans la culture belge quelque chose d'apparence très polie mais avec un grain de folie, de l'autodérision, un sens du burlesque. Un sens du travail aussi : on aime faire les choses sérieusement sans se la raconter. Cette âme belge et le fait que ce ne soit pas un cinéma ancien donnent la liberté de ne pas se référer. En même temps, on a tous vu énormément de films américains, on a été baigné par le cinéma italien, français, et, tout à coup, on sort une chose à nous, décomplexée, où notre âme peut sortir. C'est formidable qu'il y ait eu l'émergence de

plein de talents. Certains s'exportent, d'autres restent plus locaux. Puis il y a une vivacité sur l'humour qui est extraordinaire. Je trouve ça épatant. C'est légitime qu'il y ait une fête autour de cette singularité.

Il y a 20 ans, vous entriez dans la lumière de manière éclatante en recevant un prix d'interprétation à Cannes et un César. Comment l'avez-vous vécu ?

Je ne m'y attendais vraiment pas. J'avais l'impression qu'on donnait ces prix à des gens qui avaient plus de métier. Pour moi, cette notion de métier est vraiment très importante. Donc je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait quelque chose de si flamboyant aussi vite. Quand on est acteur, qu'on enchaîne les castings. Même si les gens sont charmants, ça peut être extrêmement difficile. Puis, tout à coup, on vous souhaite la bienvenue et on vous dit

que ce que vous faites est bien et des scénarios tombent. C'est un cadeau sublime. Tant que ça continue, j'ai envie de dire merci. C'est un tel espace d'expression et de création que quand on a du travail, c'est génial. En même temps, j'étais très jeune donc pas du tout construite en tant que femme. Je ne savais pas très bien qui j'étais et je ne savais pas comment fonctionnait ce milieu, donc il fallait que j'apprenne.

Comment traverse-t-on cela ?

Ce qui me faisait très peur, c'est que je suis quelqu'un d'instinctif que subitement, on me demandait de

prendre la parole sur énormément de sujets. Ce n'est pas que je n'avais rien à dire mais je ne savais pas comment le formuler et comme je ne savais pas qui j'étais, je n'osais pas non plus le formuler. Petit à petit, on se dit que si on répond à côté de la plaque, en fait, ce n'est pas grave. Et on ose plus formuler son point de vue. Même s'il y a toujours l'inquiétude de savoir si on a choisi le bon mot, si on a réussi à exprimer l'idée qu'on avait en tête...

Dans un parcours d'actrice, comment gère-t-on le fait qu'on doit dépendre du désir des autres ?

Quand on vous appelle régulièrement,

c'est très joyeux. Quand on appelle moins, ce n'est pas agréable du tout. Dans ces cas-là, j'essaie de faire des lectures, des lectures-concert et d'être nourrie par des grands textes comme je l'ai fait avec le texte de Chantal Akerman (« Ma mère rit », NDLR) pour rester dans un matériau riche sans trop souffrir de ces moments de jachère (rives).

Parlez-nous de votre actualité...

Le 7 mars, il y a la sortie d'Une part d'ombre, de Samuel Tilman. A partir du 5 février et pour trois lundis. Les bracelets rouges, une série pour TF1. Et dès le 23 février, je suis dans la saison 2 de Marseille.

Qu'est-ce que vous gardez de l'aventure avec Samuel Tilman ?

J'ai été extrêmement touchée par sa direction d'acteurs. Il a une manière de rendre les personnages extrêmement vivants et subtils. On connaissait déjà son écriture très subtile. Je trouvais très émouvant de le voir faire son premier long et de voir comment il amène une direction d'acteurs très organique. À la fois belge mais avec une école un peu anglaise où c'est humainement riche et subtil. On a travaillé beaucoup le background des personnages. Il y avait quelque chose de très écrit et en même temps des impros. On refusait des scènes dans des humeurs très différentes. En même temps que les personnages, le spectateur apprend petit à petit les choses car Samuel a voulu doser l'intensité et le suspens. C'était un travail passionnant.

« Marseille » est un projet Netflix.

Qu'est-ce que ça représente pour vous ? Un nouveau public ?

Evidemment, c'est important. De la même manière que de faire un film de Samuel Tilman, où tout à coup un cinéaste arrive avec tout un travail de film d'auteur et en même temps un travail de recherche d'un public large par le polar et par son écriture. Comme c'est important d'être sur scène et de défendre des textes denses et pointus. C'est vrai que ce nouveau vecteur permet des épopées, beaucoup de créativité. C'est un vecteur mondial donc je me dis que ça peut peut-être aussi redonner de l'argent pour un film d'auteur. Les deux sont complémentaires. Toutes ces plateformes ouvrent à l'image, l'histoire. La fréquentation des salles a d'ailleurs augmenté. Le fait de pouvoir avoir accès facilement à des films donne le goût de la cinéphilie. Ça nourrit aussi le cinéma.

Etes-vous une addict aux séries et au « binge-watching » ?

Je vais régulièrement au cinéma le matin. Je vais aussi aux spectacles, au théâtre, aux concerts. Après avoir travaillé intensément, je peux aussi regarder la saison entière d'une série en très peu de temps comme Peaky Blinders, Game of Thrones. Le bureau des légendes que j'ai beau-

coup aimés.

Que vous apporte le métier aujourd'hui, après 20 ans ?

Une autonomie, une li-

berté, une dignité, une curiosité sans cesse renouvelée, un élargissement de la pensée, une envie de faire bouger le monde, d'apporter tantôt de l'émotion, tantôt de la réflexion, tantôt du réconfort. J'ai trouvé énormément de choses en lisant des textes, en voyant mes camarades, des films. Ça m'a nourrie et élevée. Je tire énormément de joie et de fierté de pouvoir participer à ça. Tant que j'ai l'espace de pouvoir continuer, ça me rendra très joyeuse.

La réalité que vous vivez est-elle aussi belle que le rêve que vous aviez ?

Quand je regardais des acteurs, ça me paraissait inaccessible. C'est un métier très difficile. Aujourd'hui, j'ai beaucoup de tendresse pour mes camarades et j'aime encore plus ça qu'avant. ■

Propos recueillis par
CHRISTOPHE BERTI
FABIENNE BRADFER
GAËLLE MOURY

la soirée Tapis bleu pour les stars du cinéma belge

Tout a commencé par une idée ambitieuse : une fête du cinéma belge. Certains ne voulaient pas y croire, persuadés que notre esprit dikkenek ne pouvait pas se couler dans un smoking. Mais le côté paillettes fait rêver tout le monde et on a déroulé un tapis bleu sur le Monts-des-Arts à Bruxelles pour accueillir nos stars. D'année en année, c'est devenu le rendez-vous incontournable. Aujourd'hui, l'Académie André Delvaux qui organise la Cérémonie, compte près de 900 membres et le label prestigieux, « Magritte », immédiatement identifiable, est reconnu aussi par les professionnels étrangers.

Ce samedi soir, Patrick Quinet et Luc Jabon, coprésidents de l'Académie, vont lancer la huitième cérémonie des Magritte du cinéma. Huit, représentation debout du symbole de l'infini comme nous l'a dit la Présidente de cette édition, Natacha Régnier. C'est-à-dire ouverte à tous les possibles d'une société obligatoirement en mutation. Les Magritte n'y échappent pas. Après sept années gérées

par BeTV, c'est la RTBF qui va chapeauter la soirée. Cette prise en main du service public tant espérée rencontre l'objectif premier de l'Académie, à savoir la promotion du cinéma belge francophone à l'échelle nationale et internationale. Il y a clairement la volonté d'utiliser la force de frappe de la RTBF pour une visibilité plus large. Car, comme le dit Luc Jabon, « notre cinéma est, à l'extérieur, un objet de désir. Et il pourrait l'être aussi chez nous, c'est une question de volonté ».

D'où une soirée retransmise en direct sur La Deux dès 20h 45, présentée par Fabrizio Rongione, déjà maître de cérémonie en 2013 et 2014. Au programme : 22 récompenses à remettre. Toutes sont décernées sur base des votes des membres de l'Académie André Delvaux, excepté le Magritte d'honneur. Après Nathalie Baye, Costa-Gavras, Emir Kusturica, Pierre Richard, Vincent Lindon et André Dussollier, cette distinction sera remise à Sandrine Bonnaire.

Cinq films, quatre réalisateurs, huit acteurs, huit actrices, quatre documen-

taires, des espoirs, des costumes, des sons... belges. Majoritairement francophones. Et aussi une mise en avant de la production flamande avec quatre films en lice dans cette catégorie. Par contre, de la fiction au docu, du long au court, pas ou peu de femmes. C'est une année sans.

Des femmes héroïques

Mais les femmes sont le plus souvent les héroïnes des films nommés. Et elles sont héroïques. *Noces*, de Stephan Strecker, qui arrive en tête avec huit nominations et vient de dépasser la barre des 40.000 spectateurs, parle du mariage forcé et met en scène une Antigone du XXI^e siècle. *Chez nous*, de Lucas Belvaux (sept nominations et plus de 30.000 spectateurs), analyse les méthodes d'un parti populiste en suivant une jeune infirmière à domicile. *Insyriated*, de Philippe Van Leeuw (six nominations et 12.000 spectateurs, bon score pour un sujet aussi dur), raconte la guerre à travers une famille retranchée dans son appartement à Damas en attente des

hommes partis combattre.

Le cinéma belge se diversifie de plus en plus et cela se reflète dans les nominations, de *Dodé Hoek* (42.000 spectateurs), polar noir, à *Paris pieds nus* (8.500 spectateurs), bulle de poésie. Drame familial, polar, comédie burlesque... Eventail des genres.

Autre constat qui concerne le Magritte du film étranger en coproduction : trois des quatre films en lice - *Baccalauréat* (Prix de la mise en scène - Cannes 2016), *I, Daniel Blake* (Palme d'or - Cannes 2016) et *Faute d'amour* (Prix du jury - Cannes 2017) - sont coproduits par Les films du Fleuve. Outre leurs propres films, les frères Dardenne soutiennent un cinéma engagé qui s'exprime dans des projets artistiquement ambitieux au-delà de nos frontières. Cela aussi participe au rayonnement de tous. ■

F.B.

#MeToo « Ce qui est pulsionnel n'est pas constructif »

Vous dites que les femmes étaient muselées. Qu'est-ce que ça signifie ? C'est la société qui le voulait ?

Il y avait quelque chose d'assez tabou, même si des femmes comme Simone Veil avaient déjà fait un travail muséologique. On entend des chiffres et on n'en parle pas. Comme si les femmes avaient honte. C'était sans doute dû à beaucoup de choses. Il y a quelque chose de culturel : avant, la femme était à la maison. On est différents et cette différence n'est pas dérangeante. La question est plutôt de savoir comment on s'y retrouve pour que la masculinité et la féminité puissent être exprimées et qu'on marche main dans la main. Les hommes ont autant à y gagner que les femmes. Il y a aussi la question du pouvoir. Puis il y a cet argument absurde de dire que l'homme a des pulsions. Mais la femme aussi. Sur les besoins et les désirs, on est aussi vivant l'un que l'autre et ce qui nous différencie des animaux, c'est justement de pouvoir contrôler ces pulsions. Certaines choses qui aggravaient les femmes ont été permises.

Après l'affaire Weinstein, la libération de la parole semble s'installer durablement. Avez-vous l'impression que le tabou qui est tombé ne reviendra pas ?

Il y avait une tension et il y a eu une vraie libération. Toutes les femmes se sont mises à parler entre elles. Certains articles sont très grossiers et des choses peuvent manquer d'élégance ou de subtilité. Mais il y en a d'autres qui, au contraire, le sont beaucoup. On est dans une évolution du rapport homme-femme, le traitement des enfants, le passé, l'écologie, etc. C'est quelque chose qui rayonne sur tous les domaines. Avec des résistances très fortes. Il y a des choses qui évoluent très bien. D'autres à encore subtiliser. Il ne faut pas que ça se retourne tout à coup contre la masculinité car ce serait vraiment l'inverse du but recherché. On a le devoir de prendre ce sujet au sérieux et de le faire évoluer le mieux qu'on peut dans le monde.

Que pensez-vous de #BalanceTonPorc ?

Je ne sais pas trop. Pour #MeToo non plus d'ailleurs. Je trouvais que ces mouvements étaient pulsionnels et que ce n'est pas toujours très constructif. En même temps, on peut comprendre qu'il y ait des maladresses après beaucoup de silence. Je pense que le lynchage n'apporte rien de positif. Mais les prises de conscience, les prises en charge si. Aujourd'hui, il y a tellement de choses qui peuvent se déployer et je trouve ça très beau.

Bien des acteurs et actrices rêvaient de tourner avec Woody Allen.

Aujourd'hui, certains regrettent.

Qu'en pensez-vous ?

Je n'ai pas très envie de me prononcer sur Woody Allen. Maintenant, je pense qu'il peut y avoir des échanges artistiques passionnants tout en ignorant qu'il se passe ou s'est passé des choses. Je pense qu'on peut avoir de l'estime pour ce qui s'est passé et reconnaître les échanges qui ont eu lieu et ce que ça a pu nous faire découvrir. En même temps, lorsque des choses sortent, on ne peut pas les nier. Ça met dans une position extrêmement ambiguë : ce qu'il y a de positif et de joyeux, il ne faut pas le jeter à la poubelle. Mais on est tellement à l'aube de cette sortie du déni qu'on n'est pas très armés pour répondre subtilement et correctement. C'est trop complexe. ■

Propos recueillis par
C.H.B., F.B., G.M.V.

De Cannes aux Magritte

Née à Ixelles en 1974, Natacha Régnier rafle la mise dès ses débuts avec « La vie rêvée des anges », d'Eric Zonca, qui lui vaut un prix d'interprétation à Cannes et le César du meilleur espoir l'année suivante. Elle trace son chemin un peu au théâtre, surtout dans le cinéma d'auteur, tournant avec François Ozon, Anne Fontaine, Chantal Akerman, Costa-Gavras. Grâce à son père, elle a le pied marin, aime la plongée et soutient les expéditions de Tara, goëlette laboratoire. Elle vit à Paris.

LE DOCUMENTAIRE

En colère !

Le milieu du documentaire est en colère. Se sentant lésés, abandonnés, ciblés à tous les niveaux. Marre de devoir toujours se battre pour exister. Frustrations, blessures, sentiments d'injustice. Cela est généré, entre autres, par la suppression de l'aide financière structurelle au festival « Filmer à tout prix », par la réduction de 4 à 2 ans des contrats-programmes pour la plupart des Ateliers de Production, par la diminution de l'aide au Cinéma Nova.

Le ministre de la Culture Alda Greoli a réagi en soulignant que le projet « Filmer à tout prix » n'avait pas convaincu les membres de la Commission d'aide aux opérateurs audiovisuels (COA), notamment par rapport à sa capacité à suivre l'évolution du secteur dans lequel il s'inscrit. Et de préciser qu'il n'est pas le seul festival consacré aux documentaires.

Quant aux ateliers, il n'y a pas de remise en cause de l'intérêt et de la qualité mais plutôt un questionnement sur les projets, les mises en commun, l'adaptation à un environnement en évolution. L'enveloppe globale de soutien aux ateliers reste inchangée (1.286.000 euros).

La profession reste en colère. Faut-il attaquer de front sur la scène des Magritte ? « Oui », disent les uns. « Il faut être plus habile », disent d'autres. Thierry Michel qui nous a fait part de ce désappointement avoue quand même qu'il serait bon de « repenser les choses ». Et de souligner qu'il n'existe pas en Belgique, contrairement à d'autres pays, « un festival du cinéma du réel, bien sûr ouvert sur l'étranger, mais qui serait avant tout l'expression de notre propre pluralité, diversité, créativité, esthétique. À l'heure actuelle, je ne suis pas sûr que les cinéastes aient tous leurs chances. »

C'est peut-être le bon moment de mettre toutes les énergies en commun afin de valoriser au mieux le cinéma du réel belge.

F.B.

INFOS

En pratique

Quand ? Ce samedi 3 février.

Où ? Au Square, Mont des Arts à Bruxelles.

Diffusion ? En direct dès 20 h 45, sur La Deux ;

en radio sur La Première.

Pour tous ? Soirée spéciale dès 18 h à l'UGC De Brouckère.

Avant-première de *Bye Bye Germany*, de Sam Gabarsky, cocktail dinatoire et retransmission en direct de la soirée. Ticket à 12 euros via www.ugc.be/magritte2018.html.